LOUIS MÉNARD 1822–1901

Euphorion : II

Hélios, rayonnant dans le calme empyrée,
Sur les monts, sur la plaine et sur la mer sacrée,
Darde ses flèches d'or, et du splendide azur
Sur la terre d'Hellas tombe un jour large et pur.
Les grands nuages blancs qui dans l'air vierge glissent
Comme des blocs de marbre au soleil resplendissent.
Dans l'éther inondé de sereines clartés
Se dressent hardiment les grands angles sculptés
Des îles, des rochers et des saints promontoires.
La mer, qui se déroule en vastes nappes noires,
Reflète en son cristal, profond comme les cieux,
Le tableau varié, sévère, harmonieux,
Des temples, des cités, des vaisseaux et des îles :
Partout de purs contours et des lignes tranquilles,
Tout chante, l'air, les bois et le flot argenté,
Tout est force et jeunesse, harmonie et beauté.

La trirème longeant le vieux rocher d'Égine
Conduit Euphorion vers la cité divine
Qui garde le beau nom de Pallas Athéné.
Là, sous l'œil protecteur des dieux d'Homère, est né
Pour l'orgueil de la Grèce et le bonheur du monde,
Un peuple libre, enfant de la terre féconde,
Fort, puissant, créateur de types immortels.
Aux grèves d'Éleusis, où veillent les autels
Antiques, vénérés, de la Grande Déesse,
S'exerce aux jeux sacrés la robuste jeunesse ;
Les couronnes, les cris, volent de toutes parts,
Et sous l'ardent soleil reluit l'airain des chars.
Puis tous les forts lutteurs, aux membres frottés d'huile,
Par les champs d'oliviers se pressent vers la ville
Sur leurs chevaux aux pieds ailés, précieux don
Qu'au peuple de Cécrops accorda Poseidon.

Euphorion les suit jusqu'à l'antique enceinte
Des murs cyclopéens ; de l'Acropole sainte
Tout ton peuple, ô Pallas ! gravit les blancs degrés.
Les vieillards au pas lent, du peuple vénérés,
Augustes, le front ceint de bandelettes blanches,
De l'olivier sacré tiennent en mains les branches ;
Et les beaux enfants nus, de myrte couronnés,
Conduisent en chantant les grands bœufs destinés
A la sainte hécatombe, et portent les amphores.
Des corbeilles en mains, les blanches canéphores
Jonchent le sol de fleurs, et leur robe de lin
Sous ses plis gracieux voile leur corps divin.

Et la flûte et la lyre aux chants sacrés s'unissent ;
Des temples spacieux les portiques s'emplissent,
Puis les adolescents apportent sur l'autel
Le vin, les fruits choisis, la farine et le miel ;
En l'honneur des grands dieux le sang des taureaux fume,
Et sur le trépied d'or l'offrande se consume.
On présente à Pallas un voile merveilleux,

Splendide, où sont tracés les grands combats des dieux :
Là, les spectres sans nom dont la terre s'étonne,
Les Titans, aux replis de dragons, la Gorgone
Pâle, avec ses cheveux serpents et ses regards
Qui changent l'homme en pierre, et les monstres épars
Nés du sein trop fécond de la Terre irritée,
Géryon, Échidna, l'Hydre, Python, Antée,
Se dressent menaçants contre les dieux du ciel.
Mais eux, calmes et forts, au gouffre originel
Replongent les enfants de l'Érèbe, et la terre
Bénit le règne heureux des dieux de la lumière.

Du voile précieux Pallas reçoit le don,
Et sourit à ses fils du haut du Parthénon.

Sagesse antique ! ô toi qui jaillis tout armée
Du large front de Zeus, ta ville bien-aimée
N'a-t-elle pas payé tes soins et ton amour ?
Pour elle, de l'Olympe oubliant le séjour,
Tu lui donnas ton nom, ta force et ta science,
Et l'olivier sacré, nourricier de l'enfance,
Symbole de la paix et des arts créateurs.
Quand l'Asie épancha ses flots dévastateurs,
Les champs de Marathon, les flots de Salamine,
Reconnurent le bras et l'égide divine
Qui brisèrent jadis la force des Titans.
Mais, à leur tour, Pallas, tes fils reconnaissants
Élevèrent pour toi le plus divin des temples,
Sublime piédestal, trône d'où tu contemples
Ce peuple glorieux qui montre à l'avenir
Jusqu'à quelle hauteur l'homme peut parvenir.

Un jour pourtant, pleurant leur force et leur jeunesse,
Les dieux de Phidias, les grands dieux de la Grèce,
Joncheront de débris le temple délaissé.
Mais l'art sacré renaît où ton souffle a passé,
Sainte Hellas ! Ton génie, allumé comme un phare,
Sur les siècles nouveaux, plongés dans l'ombre avare,
Rayonne ; à son aspect se disperse et s'enfuit
Le cortège effaré des démons de la nuit.

Cependant, s'inclinant vers Delphes la divine,
De ses derniers rayons le soleil illumine
Les colonnes de marbre et les frontons sacrés
Le couchant resplendit de nuages pourprés.

Euphorion, debout devant le saint portique,
Embrassant du regard les plaines de l'Attique,
Et le Pyrée aux cent trirèmes, et la mer,
Le front penché, s'écrie, en proie au doute amer

Ce qu'en vain j'ai cherché dans l'immobile Asie,
O race créatrice entre toutes choisie,
Répondez, fils d'Hellas, cet idéal rêvé,
Me le donnerez-vous, et l'avez-vous trouvé ?
Chœur
Strophe I

Fils d'Hélène, tu vois la féconde patrie
Des dieux et des héros, Hellas, riche en coursiers :
Ce fleuve est l'Ilyssos, cette plaine fleurie,
La terre de Pallas, fertile en oliviers.
Là, les murs des cités naissent au son des lyres,
Et, du sein de la mer divine, aux matelots,
Souvent Aphrodité, déesse des sourires,
Dans sa conque marine apparaît sur les flots.
Là, les murs des cités naissent au son des lyres,
Les joncs ont des soupirs, et les chênes des bois
De prophétiques voix.
Antistrophe I

Les dieux olympiens, par un divin mystère,
Unissent, dans leurs mille hymens, la terre aux cieux,
Et les héros, dompteurs des monstres de la terre,
Dans l'Olympe étoilé règnent parmi les dieux.
Comme des cygnes blancs, en troupes vagabondes,
Leurs constellations, pendant les nuits d'été,
Guident les matelots ; les Néréides blondes,
Dans la mer où naquit Cypris Aphrodité,
Comme des cygnes blancs en troupes vagabondes,
Dénouant leur ceinture et leur robe aux longs plis,
Baignent leurs flancs polis.

Épode I

Sur les sommets sacrés des blanches acropoles,
L'œil indulgent des dieux
Contemple chaque jour des danses et des jeux.
La sagesse sourit en gracieux symboles
Dans les temples de marbre aux grands frontons sculptés.
Sur les sommets sacrés des blanches acropoles,
D'où les dieux protecteurs veillent sur les cités.

Strophe II

Aux rhythmes cadencés des graves mélodies,
Quand Sappho de Lesbos, reine des chants d'amour,
Conduit, la lyre en main, les blanches théories,
Les danses et les chœurs s'enlacent tour à tour.
Chez ce peuple divin, beau comme ses statues,
Les mères, aux sculpteurs, prêtres de la beauté,
Montrent pieusement le corps des vierges nues,
Thème religieux pour un hymne sculpté.
Chez ce peuple divin, beau comme ses statues,
Un temple avec respect garde dans son trésor
Phryné sculptée en or.
Antistrophe II

Contemple les lutteurs dans le stade olympique ;
La Grèce honore en eux la force et la beauté,
Et chante, par la voix de l'iambe tragique,
La lutte du destin et de la volonté.
Aux fêtes d'Éleusis et des Panathénées,
Avec les noms des dieux du divin Parthénon,
Le peuple chante, au son des flûtes alternées,
Les noms d'Harmodios et d'Aristogiton.
Aux fêtes d'Éleusis et des Panathénées,
Les tyrans savent bien que des glaives vengeurs
Se cachent sous les fleurs.

Épode II

Couronne-toi de myrte aux fêtes de la Grèce,
Répète les accents
Des vierges au long voile et des adolescents.
L'éternelle beauté vient des dieux ; pour prêtresse
Elle a la poésie aux accords inspirés.
Couronne-toi de myrte aux fêtes de la Grèce,
Fils d'Hélène, en chantant sur les modes sacrés.

Euphorion

J'ai souvent invoqué, sur les saintes collines,
Le chœur mélodieux des muses, que conduit
Loxias Apollon, roi des strophes divines ;
Et j'ai chanté l'amour, la jeunesse qui fuit,
Et les combats sanglants, et Pergame détruit.

J’ai souvent adoré, dans le marbre captives,
Les images du ciel que l’art dérobe aux dieux ;
J’ai demandé l’oubli des heures fugitives
A ce monde idéal qui révèle à nos yeux
Comme un reflet lointain de la splendeur des cieux.
Poétique rivage, où le flot qui soupire
Jette aux vents embaumés des mots harmonieux ;
Cortége insouciant des dieux fils de la lyre,
Blanches villes de marbre aux noms mélodieux,
Peuple sacré d’Hellas, recevez mes adieux.

Le spectacle du mal venait troubler ma vie ;
J’ai vu ceux qui souffraient dans l’ombre, et j’ai prié
Pour le faible, l’enfant, l’esclave qu’on oublie,
Et mon cœur s’est rempli d’une immense pitié :
Mais vers le ciel d’airain vainement j’ai crié.

Que me fait votre gloire indifférente et fière,
Dieux heureux, qui toujours protégez les plus forts ?
Je ne veux plus offrir mon culte et ma prière
Qu’à celui qui promet le pardon au remords,
A la faiblesse un juge, une espérance aux morts.

J’irai dans les déserts emplis d’échos mystiques,
Sur le sable épeler les traces de ses pas,
Et j’attendrai, courbé sous les vents prophétiques,
L’idéale beauté, sans modèle ici-bas,
Que tous vos dieux heureux ne me donneront pas.

Le Chœur

Hélas ! hélas ! au lieu des chansons et des danses,
Quels flots de pleurs versés !
Quels cris d’angoisse au lieu des plaisirs repoussés !
Remords que rien n’efface, inutiles souffrances,
Longs soupirs, lourde croix,
Et l’éternel regret des rêves d’autrefois.

Les dieux vaincus, pendant la nuit impure et douce,
Aux saintes visions
Mêlent l'attrait vengeur de leurs tentations.
La prière ? Malheur à toi ! Dieu te repousse,
Et laisse aux cœurs brisés
Un crucifix muet, froid sous leurs longs baisers.

A ces mots, au moment de reprendre sa route,
Euphorion hésite au carrefour du doute,
Et, pensif, devant Rome il s'arrête un instant
Pour saluer encor le vieux monde en partant.

Il est nuit : Rome dort, sereine et reposée ;
Le Forum est désert ; le sol du Colysée
Boit le sang répandu dans les jeux du matin ;
La lune disparaît derrière l'Aventin.

Chaque temple a fermé sa porte aux yeux vulgaires.
Mais les initiés célèbrent leurs mystères,
Et leur prière, avec l'encens des trépieds d'or,
Dans l'air silencieux vibre et s'élève encor.

Non loin d'eux cependant, au fond des catacombes,
Devant un simple autel qui n'a pas d'hécatombes,
Au milieu des tombeaux, tout un peuple à genoux
A leurs hymnes joyeux mêle un chant triste et doux.
Et l'écho, recueillant les notes dispersées,
Réseau mélodieux de strophes enlacées,
Forme de ces deux voix un accord solennel
Dans un hymne commun s'élevant vers le ciel :

I

Vénus ! reçois nos vœux ; les heureux sont tes prêtres ;
Tu souris, et l'amour enivre tous les êtres,
Les fleurs de l'été germent sous tes pas.

II

Dieu mort pour nous, qui fis une vertu des larmes,
Quand on souffre pour toi la douleur a des charmes :
L'homme t'oublirait s'il ne souffrait pas.

I

O Vénus ! à toi les nuits embaumées,
Les danses au bruit des chansons aimées,
Les roses de Pœstum autour des coupes d'or

II

Tu bénis, ô Christ ! les rochers arides
Où l'âme des saints, dans les Thébaïdes,
S'épure, et vole à toi d'un plus sublime essor.

I

O Beauté divine, ô reine suprême,
O mère de l'amour et de la volupté !
Appelle, on te suit ; souris, et l'on t'aime,
O parure des dieux, ô divine Beauté !

II

Virginité sainte, ô blanche couronne !
Vêtement de lumière aux anges emprunté,
Que l'homme n'eût pas conquis, que Dieu donne,
Parfum des lis du ciel, sainte Virginité !

I

Larmes de volupté, sanglots des nuits heureuses,
Étreintes, soupirs, baisers sur baisers !

II

Larmes du repentir, baume des cœurs brisés,
Pleurs des longues nuits, tristesses pieuses !

I

Plaisir ! roi du monde et dompteur des dieux,
Règne sur nos cœurs comme dans les cieux,
Et toi, vole moins vite, ô char muet des heures !

II

Douleur, ô baptême, ô suprême loi !
Heureux qui s'élève, épuré par toi,
Loin du plaisir impie, aux célestes demeures !

I

Trop tôt viendra l'hiver, et puis la longue nuit :
Oublions ; fêtons bien la jeunesse qui fuit
Et n'attristons pas la saison des roses.

II

Toute chair a sa croix et tout être gémit :
Espérons, car la mort est proche, et Dieu la mit
Pour terme suprême aux larmes des choses.

I

Quelques jours encore, ô nuit du tombeau !
La lumière est si douce et la vie est si belle !

II

Ange de la mort, prends-nous sous ton aile,
Quand on s'endort en Dieu, le réveil est si beau !

Comme un son de cristal qui meurt dans l'air sonore,
Se turent les deux voix au réveil de l'aurore.
Euphorion longtemps encor suivit, rêveur,
Cet écho des deux voix qui luttaient dans son cœur :

Puis, poursuivant le cours de son pèlerinage,
Il alla se mêler aux peuples d'un autre âge,
Sans détourner les yeux, de peur de regretter
Le facile bonheur qu'il venait de quitter.